Conclusion

Objekttyp: **Chapter**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **21 (1982)**

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CONCLUSION

Quelles conclusions peut-on tirer de l'étude des différents animaux et êtres fabuleux qui sont représentés sur les stèles funéraires grecques ? Un point doit être considéré comme acquis: leur choix n'est pas arbitraire et n'obéit pas à des intentions purement esthétiques ou décoratives. Tous ont une signification et un message à transmettre, que ce soit dans le domaine religieux ou dans le domaine profane.

Grâce à cette étude, nous espérons pouvoir aussi apporter une réponse pour ainsi dire définitive à la question si âprement débattue de savoir si les représentations des stèles funéraires ont un contenu religieux ou non. En effet, les opinions les plus contraires ont été exprimées à ce sujet. G. Rodenwaldt, prévoyant la réponse, écrit avec beaucoup de justesse[813]: «Was macht den eigentümlichen Reiz der klassischen attischen Grabstele aus ? Wir müssen zunächst das Fehlende bestimmen. Ausgeschlossen ist zunächst auch nur die leiseste Nuance eines religiösen Gehalts. Weder in den Motiven noch im Beiwerk ist der Gedanke einer kultischen Verehrung der Dargestellten im Sinne des alten Heroenkultus angedeutet. Was weiter ganz ferngehalten wird, ist die symbolische Bedeutung. Wohl kennt die attische Grabkunst auch derartige Gestalten; Sirenen, Sphinxe und symbolische Tiere schmückten die Bezirke der Gräber. Aber den Darstellungen der Reliefs fehlt dieser Nebensinn, den man mitunter hat hineindeuten wollen (...). Es ist vielmehr rein menschliches Dasein in Form einer einfachen Handlung dargestellt (...).» Ch. Picard, par contre, insiste sur le caractère symbolique des représentations des stèles funéraires, voyant de nombreuses allusions au culte d'Eleusis entre autres, dans les figurations par exemple des femmes trônant ou tenant des cassettes[814]. J. Thimme de son côté pense que les monuments tels que la stèle d'Hégéso — où l'on voit généralement avec raison la morte accompagnée d'une servante — montrent la visite au tombeau et témoignent ainsi du culte des morts[815]. Cette thèse fort critiquée a été refusée entre autres par P. Zanker[816]. Mais si cet archéologue n'accepte pas de voir, sur les stèles attiques, à quelques exceptions près, une allusion au culte des morts, il pense par contre en retrouver des signes sur des monuments étrangers à cette région comme il le manifeste dans le titre même de son essai *Eine Eigenart außerattischer Reliefs*. L'examen attentif des animaux et des êtres fabuleux nous amène à un résultat beaucoup plus nuancé et à une constatation d'importance: les Grecs semblent en effet avoir fait une distinction nette entre les différentes zones du monument funéraire. Si la commémoration du défunt trouve place sur la face antérieure de la base — parfois aussi sur les faces latérales — sur le champ de la stèle ou sur la panse du vase funéraire, les faces latérales de la base quant à elles — à quelques exceptions près —, les prédelles, les cavets, le couronnement de la stèle ou les parties qui entourent le vase funéraire sont destinés à recevoir les signes qui protègeront le monument funéraire et les témoignages du culte des morts et de la religion[817]. Les sculpteurs attiques sont donc bien loin d'avoir renoncé à rappeler le culte des morts, comme le veut P. Zanker. Les nombreuses stèles, exclusivement attiques, avec représentations, sur le couronnement, de sirènes, de colombes, d'alabastres, de lécythes et de ténies, indiquent au contraire à quel point ils ont tenu à y faire allusion[818]. Nous irions

813 *Das Relief bei den Griechen*, Berlin 1923, p. 62 sq.

814 *Manuel*, IV,2, p. 1383 sqq. Nous avons aussi maintes fois mentionné, au cours de notre étude, son interprétation symbolique de plusieurs animaux, chevaux, oiseaux, chiens, etc. *Contra:* F. Chamoux, *REG* 77, 1964, p. 577.

815 Cf. o.c. (*supra*, introduction, p. 12), *Antkunst* 7, 1964, pp. 16-29; *AA* 1967, pp. 199-213. A. Kaloyéropoulou, o.c. (*supra*, note 348), in *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris 1974, pp. 191-198, reprend ces idées: Sur la stèle qu'elle publie, Marathon, Musée, Inv. 32, et qui représente une servante apportant un vêtement à sa maîtresse, elle voit dans ce vêtement plié celui qui était offert en signe d'honneur au mort et interprète ainsi la scène de cette stèle dans le cadre du culte des morts.

816 *Eine Eigenart außerattischer Reliefs, AntKunst*, 9, 1966, pp. 16-20. Contre la thèse de J. Thimme: Ch. Karouzos, *Τηλαυγὲς μνῆμα*, in *Χαριστήριον εἰς Ἀναστάσιον Κ. Ὀρλάνδον*, Athènes 1966, III, pp. 277-279; H. Möbius, o.c. (*supra*, note 256), *AM* 81, 1966, p. 152, note 102; K. Vierneisel, o.c. (*supra*, note 62), *AM* 83, 1968, p. 116, note 15, trouve que l'interprétation des stèles comme images du culte des morts représente un recul dans la recherche.

817 Cf. aussi la base pilier d'Athènes, MN 4502, trouvée à Moschato et qui devait supporter un lécythe ou une loutrophore. Karouzou, *Syl.*, p. 47, nº 4502; G. Daux, *BCH* 85, 1961, p. 605, fig. 4, en donne cette description: «Sur la face principale un homme dans les jardins des Hespérides (symbolisme funéraire); sur les côtés un prêtre, vêtu d'un chiton, et tenant le couteau de sacrifice, et (fig. 4), Hermès psychopompe.» Cf. aussi au sujet de cette base, Stupperich, p. 15, Cat. 167 (lit.). On peut mentionner aussi la scène représentée sur le couronnement d'une stèle peinte sur un lécythe à fond blanc d'Athènes, Berlin (les numéros d'inventaires nous sont inconnus), Hypnos et Thanatos portant une femme. E. Curtius, *Fragmente einer polychromen Lekythos im Berliner Museum, JdI* 10, 1895, pp. 86-91, pl. 2; Collignon, p. 104, fig. 54.

818 Cf. aussi à ce sujet M. Pfanner, *Zur Schmückung griechischer Grabstelen, Hefte des archäologischen Seminars der Universität Bern*, 1977, pp. 5-15, qui a fait une observation très intéressante: il a remarqué l'existence sur neuf stèles — entre autres, les stèles *115, 264, 269, 288* de notre catalogue — de trous sur les côtés étroits de la stèle. Il suppose qu'ils étaient destinés à recevoir des chevilles auxquelles on faisait tenir des ténies ou des couronnes ou on attachait parfois des lécythes, des aryballes ou des épées, comme le montrent les nombreux lécythes en terre cuite dont il fait un catalogue suivant les motifs représentés. Il écrit en conclusion: «Auffälligerweise oder durch den Zufall der Erhaltung und Beobachtung sind die meisten dieser Stelen außerattisch. Vielleicht war man in Attika bei der Schmückung von Reliefstelen zurückhaltender, eine Vermutung, die P. Zankers Beobachtung, daß auf den attischen Grabreliefs, nicht aber auf den Marmorlekythen und der Vasenmalerei, Hinweise auf Tod, Grab und Kult möglichts vermieden wurden, stützen könnte.» A notre avis, le fait qu'on n'ait pas trouvé plus de stèles attiques avec de tels trous doit plutôt être l'effet du hasard, comme M. Pfanner l'a dit lui-même. Il se peut que la présence de trous, en soi un petit détail, ait échappé à ceux qui donnaient une description des stèles. Il faudrait encore porter son attention sur les monuments sans représentation de personnages qui, si l'on s'appuie sur le témoignage des vases, étaient ornés avec prédilection de ténies, peu à leur place sur une stèle à relief dont elles gêneraient la vision. Ce n'est qu'alors que l'on pourrait tirer des conclusions sur la tendance des sculpteurs attiques à éviter des

même plus loin: il semble que cela soit une particularité tout attique, comme le montrent aussi les figurations des prédelles, inconnues aux autres régions par exemple. Nous donnons ainsi en un sens raison à J. Thimme qui a voulu mettre l'accent sur la place occupée dans cette région par le culte des morts. Cependant cet archéologue s'est à notre avis tout à fait trompé en croyant que les scènes du champ de la stèle s'y rapportaient. Au contraire, celles-ci ne visent qu'à mettre en valeur l'union des morts et des survivants, le rang social ou l'arétè du défunt, ou encore son extrême jeunesse. Leur rôle est purement commémoratif car les artistes attiques surtout ont séparé volontairement et consciemment la sphère terrestre de la sphère religieuse[819]. C'est ce qui a déterminé la place occupée par les animaux et les êtres fabuleux: suivant leur signification, ils ont été sculptés soit en compagnie du mort — ou à sa place — soit sur le couronnement comme nous l'avons vu par exemple pour la colombe.

Cette distinction faite, quel est le message transmis par les différents animaux représentés sur la partie commémorative du monument funéraire? Pour le saisir, nous nous sommes efforcée, en nous appuyant sur les témoignagnes de la littérature et de la céramique, de comprendre quelles associations d'idées pouvaient naître de telle ou telle figuration. Nous avons pu constater, par cette méthode, à quel point la simple présence d'un animal — cheval, chien de chasse, lièvre, chat — contribue à définir le rang social du mort, à mettre en valeur son arétè, à marquer son appartenance à une des classes les plus élevées et les plus riches de la société en faisant par exemple allusion à certaines mœurs qui lui sont caractéristiques et en illustrant des conceptions qui lui sont spécifiquement propres. Ces animaux aident donc à créer une certaine atmosphère d'embellissement ou de sublimation. Mais il ne s'agit pas là, comme certains l'ont cru, d'une allusion à un état supérieur qu'aurait le défunt dans l'au-delà ou à une vie bienheureuse qu'il mènerait — ces allusions sont réservées aux autres zones du monument funéraire — car les représentations des stèles baignent toutes dans une tristesse incompatible avec la joie et les agréments des Champs-Elysées, que Pindare célèbre avec tant de charme[820]: «Pour eux, l'ardeur du soleil brille là-bas, pendant ce qui est ici la nuit, et des prairies fleuries de roses pourpres sont le faubourg de leur cité; l'arbre à encens l'ombrage et des fruits d'or y font plier les rameaux... Et les uns se distraient aux courses de chevaux, ou aux exercices gymniques, d'autres au jeu des *pessoi*, ou au son des phorminx, et chez eux toutes les sortes de prospérité verdoient en leur fleur. Dans ce lieu aimable, se répand sans cesse l'odeur des parfums de toute espèce, qu'ils mêlent sur les autels des Dieux et que la flamme, visible de loin, consume.» L'esprit qui règne sur les représentations des monuments funéraires peut être résumé parfaitement par l'épigramme archaïque[821]:

«*παι[δὸ]ς [ἀπο]φθιμένοιο Κ[λεοί]του τοῦ Μενε*|*σαίχμου μνῆμ' ἐσορῶν οἴκτιρ', ὡς καλὸς* | *ὢν ἔθανε*»

«Si tu regardes le tombeau du mort Kléoitès, fils de Ménésaichmos, prends pitié: qu'il était beau, et pourtant, il est mort!»

La portée significative de certains animaux dépasse donc de beaucoup le simple rappel d'une activité chère au mort ou d'un jeu favori ou encore son affection pour son compagnon. Mais si le cheval, le chien de chasse, le lièvre et le chat ont une valeur particulièrement sociale, il n'en va pas de même des oiseaux qui, eux, mettent l'accent sur la jeunesse du mort ou sur l'union entre parents et enfants. Ce dernier point est d'importance car nous découvrons ainsi — constatation qui n'avait pas été faite jusqu'à présent — qu'il existe à côté de la dexiosis un second geste qui lui est parallèle et qui a la même signification: celui du don de l'oiseau par un adulte à un enfant ou vice versa.

A côté des animaux dont la signification est à comprendre dans la commémoration du mort, nous trouvons ceux dont la présence — à l'époque archaïque sur les prédelles ou les faces latérales d'une base ou dominant, en ronde bosse la stèle elle-même, aux Ve et IVe siècles sur le couronnement de la stèle ou autour du vase funéraire — s'explique par le culte des morts dont nous avons déjà souligné l'importance, et par la religion. Ces derniers témoignent d'un phénomène intéressant. En effet, au IVe siècle, le culte des grandes divinités du panthéon grec s'est affaibli dans la piété populaire qui préfère un dieu plus proche, dont elle ressente les effets, qui s'occupe personnellement de chacun, qui puisse guérir, soulager les maux, tant physiques que moraux, et surtout assurer une vie bienheureuse après la mort. Ce besoin explique le succès grandissant d'un nouveau venu dans la religion grecque, Asclépios, l'importance accrue des mystères d'Eleusis et du culte de Dionysos comme celui de Sabazios qui lui est identifié de même que celui d'Eros et d'Aphrodite[822]. Les représentations sur les vases attiques du IVe siècle où dominent ces divinités sont le fidèle reflet de cette tendance confirmée une fois encore par les couronnements de certaines stèles funéraires. En effet, les motifs sans conteste dionysiaques, tels que les boucs antithétiques et les satyres dansant qui ornent l'espace libre entre les anses d'une loutrophore, ceux qui font peut-être allusion à Dionysos, maître de l'Orient, tels que les griffons et les sphinx de l'époque classique, celui du kétos, tous témoignent du courant de pensées eschatologiques qui a animé les esprits du IVe siècle. Nous nous sommes longtemps demandée si la recrudescence de ces idées spécialement à la fin de ce siècle, attestée entre autres par l'apparition subite des boucs antithétiques peu avant la

allusions à la mort ou au culte des morts, tendance qui est à notre avis infirmée tout à fait et par les vases cités par M. Pfanner et par les nombreux exemples d'allusion au culte des morts que nous avons recueillis au cours de notre étude.

819 Certaines interférences se sont produites mais le nombre des monuments qui ne se sont pas tenus à cette distinction et qui représentent le mort tenant des objets du culte des morts — thème fréquent sur les lécythes en terre cuite — est vraiment bien réduit.

820 *Thrènes*, 1. Trad. A. Puech, Coll. des Univ. de France (1923).

821 Peek, *GVI* 1223; *GG* 45.

822 Cf. à ce sujet, L. Séchan, P. Lévêque, o.c. (*supra*, note 120), p. 23.

loi somptuaire de Démétrios de Phalère, a pu être conditionnée historiquement. En effet, à cette époque, l'œuvre de conquête d'Alexandre le Grand s'accomplissait ou avait déjà trouvé son terme. Or, on sait à quel point les Macédoniens vouaient un culte fervent à Dionysos. Olympias, la mère d'Alexandre était une de ses adeptes passionnées. De plus, certains faits laisseraient croire que le roi, à la fin de son règne, s'était donné pour un «Nouveau Dionysos». Son expédition en Inde serait la répétition de celle qu'avait menée autrefois en sens contraire Dionysos et l'épisode de Nysa, rapporté toutefois avec méfiance par Arrien en témoignerait: Alexandre et son armée auraient reconnu dans cette ville appelée, pensaient-ils du nom de la nourrice de Dionysos, les traces du dieu et vu la montagne «Méros» — en grec, la cuisse — où l'enfant-dieu aurait été enfermé après sa première naissance[823]. Alexandre, après avoir accordé la liberté à cette localité, aurait autorisé de grandes bacchanales. H. Berve a soutenu l'opinion qu'à partir de l'expédition de l'Inde, Dionysos a occupé la place prépondérante dans la vie religieuse d'Alexandre et que le roi lui-même, après s'être donné pour un «Nouvel Achille» un «Nouvel Héraclès», se considérait comme un «Nouveau Dionysos»[824]. Les Athéniens l'auraient accepté en 324/323, à la demande de Démade, parmi les dieux de la ville en tant que deuxième Dionysos. Cette opinion semble avoir été admise par P. Cloché[825]. H. Jeanmaire[826], lui, tout en montrant beaucoup de suspicion à ce sujet, fait remonter peut-être à l'époque hellénistique déjà les ferments d'une espérance «messianique» qui se serait manifestée plus fortement, par la suite, avec les empereurs romains. Dans ces conditions, il serait fort tentant d'attribuer à l'influence d'Alexandre et au courant d'idées qui émanent de lui ce nouvel élan dans le culte de Dionysos. Cette idée qui nous a longtemps séduite est toutefois infirmée par un examen plus poussé des documents et des faits. En effet, l'opinion de H. Berve qui nous avait menée dans cette voie a été combattue pour de bonnes raisons. Tout d'abord, l'épisode de Nysa paraît déjà suspect à Arrien lui-même. De plus, aucun texte ne permet d'affirmer que les Athéniens ont effectivement considéré Alexandre comme un «Nouveau Dionysos». L'étude plus attentive des témoignages de l'époque aboutit au contraire à un résultat bien différent comme A. D. Nock[827] l'a démontré de manière probante et l'on ne doit pas oublier qu'Athènes, sous l'influence de Démosthène, était avec Sparte l'un des foyers les plus virulents opposés à la puissance macédonienne, comme cela apparaît fort bien dans l'ouvrage de P. Cloché sur Alexandre le Grand[828]. Il nous faut donc renoncer à chercher dans l'histoire ce qui a provoqué la recrudescence subite des motifs dionysiaques. La cause en est dans la religion même de ce dieu qui promettait à ses adeptes une vie bienheureuse après la mort et dans l'influence du courant d'idées provenant de l'Orient.

En conclusion, nous pouvons dire que certaines stèles attiques du IVe siècle sont les précurseurs des monuments hellénistiques et romains qui ont cultivé, avec tant de prédilection les figurations bachiques et celles du voyage de l'âme vers les Iles des Bienheureux. Tous ces motifs sont donc des symboles riches en signification. Sobres, concis, ils condensent en eux toutes les espérances eschatologiques de la religion — dionysiaque surtout — avec autant de force que la croix, le poisson ou l'agneau pour le christianisme[829]. Il n'est pas encore question de figurer des satyres ivres ou de voir s'étaler sur toute la surface du monument funéraire des amours titubant, portant des grappes de raisins, image vivante de la joie qui attend le défunt dans l'au-delà, ou encore de représenter tout un cortège de Tritons, de Néréides, de chevaux marins et de kétè. Les boucs antithétiques et le canthare, les satyres dansant, les griffons, les kétè et peut-être les lions et les panthères antithétiques, de même que les sphinx, tous visent à l'abstrait, au symbole concis et sont loin des images parlantes, mais parfois si édulcorées, des époques ultérieures. Néanmoins, ils suffisent, à eux seuls, à évoquer tout un courant de pensée qui a marqué le IVe siècle de son sceau et qui a connu plus tard l'essor que nous savons.

823 *Anabase*, V, 1.
824 H. Berve, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, München 1926, I, p. 94.
825 P. Cloché, *Alexandre le Grand et les essais de fusion entre l'Occident gréco-macédonien et l'Orient*, Neuchâtel 1953, pp. 150 sq., 162, 176 sq., 208 sq.
826 O.c. (*supra*, note 505), p. 415.
827 *Notes on Ruler-Cult, JHS* 48, 1928, p. 21 sqq.
828 O.c. (*supra*, note 825).
829 Pour F. Taeger, o.c. (*supra*, note 112), ce n'est qu'à la victoire du christianisme que l'on assiste à la percée de ces courants eschatologiques.